

GONG Ji-young

NOS JOURS  
HEUREUX

Roman traduit du coréen  
par Choi Kyungran et Isabelle Boudon



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

*Ouvrage publié sous la direction de*  
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Urideului haengbokhan sigan*

© 2005, 2010, Gong Ji-young

© 2014, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex  
[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1024-3

*Père, pardonne-leur,  
car ils ne savent pas  
ce qu'ils font.*

Jésus en sa Croix, trente-trois ans,  
condamné à mort



*Or, paradoxe terrifiant, Harlem, et chaque nègre qui s'y trouve, est la condamnation vivante de notre soi-disant culture. Harlem est l'acte d'accusation de Dieu contre la ville de New York, ses habitants et ses richesses. Les bordels de Harlem, sa prostitution, ses stupéfiants sont le miroir des divorces courtois et des adultères raffinés de Park Avenue : ce sont les commentaires de Dieu sur notre société tout entière.*

Robert Merton



## CAHIER BLEU 01

Maintenant, je vais vous raconter une histoire. C'est une histoire de meurtre. C'est aussi l'histoire d'une famille qui se nourrissait quotidiennement de cris, de hurlements, de coups, de chaos et de jurons, qui ne pouvait faire autrement que se détruire. C'est aussi l'histoire d'un homme malheureux qui croyait qu'il ne pouvait pas être malheureux, c'est ma propre histoire. Ce jour-là, deux femmes et une jeune fille ont trouvé la mort. La première, j'étais persuadé qu'elle méritait son sort et que sa vie n'avait aucune valeur. Elle avait beaucoup d'argent, et pour moi, c'était comme envelopper un ver de terre dans de la soie. Je croyais qu'il n'était que justice que je lui prenne son argent pour le dépenser à bon escient.

Il y avait une autre femme. Une femme qui, de toute sa vie, n'avait jamais rien eu à elle, une femme qui avait toujours vécu en se faisant voler ce qui lui appartenait. Cette femme était en train de mourir. On pouvait la sauver avec trois millions de wons mais je n'avais pas les moyens de me procurer cette somme. Elle mourait chaque jour un peu plus. J'ai cru que le Ciel – s'il existe, après tout j'ai toujours vécu sans me

demander s'il existait, je ne me souviens pas de la dernière fois où je l'ai regardé – me comprendrait et que ce n'était que justice. Je veux dire la Justice.

La neige qui a commencé à tomber légèrement dans l'après-midi se transforme en pluie. Une faible lumière bleuâtre baigne les rues, le ciel gorgé d'humidité brouille la frontière entre la terre et le ciel. Il est dix-sept heures passées. J'enfile mon manteau et sors de chez moi. Sur le parking, les voitures sont alignées silencieusement comme dans un cimetière, les lumières jaunes qui s'allument les unes après les autres aux fenêtres de l'autre côté de la rue luisent comme des étoiles inaccessibles. Les arbres qui bordent la rue, dont les feuilles sont tombées il y a longtemps déjà, se dressent comme une barrière métallique pour séparer ce quartier du quartier populaire situé de l'autre côté. En montant dans ma voiture, je m'arrête brièvement et regarde le ciel. On a du mal à le voir à cause de la masse des immeubles de la résidence. On dirait des remparts, un mur qui n'a jamais été blessé. Je monte dans la voiture, j'allume les phares, et les gouttes de pluie qui voletent dans l'air apparaissent dans le cylindre lumineux comme de minuscules éclats de glace. L'obscurité tombe et seuls brillent le halo des réverbères et les lumières multicolores que projettent les enseignes des

magasins. Peut-être que la pluie ne tombe que dans ces lumières : dans l'obscurité, on ne peut jamais savoir ce qui nous mouille.

*Votre tante est de nouveau tombée, on l'a amenée à l'hôpital, cette fois-ci, il y a très peu d'espoir, vous feriez mieux de vous préparer au pire,* m'a dit le docteur Roh au téléphone. Cela signifie que je dois encore me préparer à laisser partir quelqu'un. Alors que je mets le moteur en marche, je revois le visage de cet homme. Les lunettes à monture noire, le teint pâle comme un tissu déteint, les lèvres rouges de jeunesse, la petite fossette qui se creusait sur une joue quand il souriait timidement... A vrai dire, je n'ai aucune envie de me souvenir de lui. J'ai passé des nuits et des nuits éveillée à essayer de l'oublier. Des nuits où je ne pouvais pas trouver le sommeil sans alcool, des aubes bleues où je me réveillais en sursaut au milieu de cauchemars qui me prenaient à la gorge. Je me retournais sur mon oreiller et j'attendais que les larmes coulent mais seuls des gémissements étranges me venaient. Je décidais alors de me souvenir, de tout me rappeler, jusqu'aux derniers détails. Ces fois-là, je m'écroulais sur le canapé complètement ivre.

Depuis sa disparition, tous les matins quand j'ouvre les yeux, la première pensée qui me vient à l'esprit, c'est que le monde ne peut désormais plus être le même que celui où j'ai vécu jusque-là. Parfois tout me semble chaotique comme avant. Certaines choses sont cependant devenues claires. Par exemple, je ne peux plus décider de disparaître de ce monde. C'est le dernier cadeau qu'il m'a laissé et c'est aussi une punition.

Comme cette pluie hivernale qui tombe uniquement dans la lueur des phares, il existe ici-bas tant de

choses qu'on ne voit pas tellement elles sont sombres. Ce n'est qu'après l'avoir rencontré que j'ai compris cela. Pourtant ce n'est pas parce qu'elles ne sont pas visibles qu'elles n'existent pas. Depuis que je l'ai rencontré, j'ai creusé au fond de moi et j'ai regardé ces ténèbres qui étaient tapies là et respiraient tout bas comme la Mort. Je ne les aurais jamais affrontées s'il n'avait pas été là. J'aurais certainement vécu sans savoir qu'il y avait des lumières éblouissantes dans ce que je croyais être des ténèbres absolues. J'aurais encore été convaincue de tout savoir, je n'aurais pas compris que ces ténèbres n'étaient pas totales et que c'étaient en fait ces lumières éblouissantes qui m'aveuglaient. Grâce à lui, j'ai fini par comprendre que si l'on arrive à aimer d'un amour vrai, on partage déjà la gloire de Dieu. Il n'est plus là, à mes côtés, mais je voudrais remercier Dieu de m'avoir donné la chance de le rencontrer.

La voiture roule sur la chaussée mouillée et sombre. La route est pleine de véhicules qui sortent de je ne sais où. Inutile de me presser. Tous ces gens vont quelque part. C'est-à-dire, ils doivent bien aller quelque part mais est-ce qu'ils savent vraiment où ? Cette question me frappe tout d'un coup comme un souvenir très lointain. Cette année-là, dans cette rue-là, où même les enseignes au néon retenaient leur souffle, il n'y avait presque pas de voitures. Un feu aussi rouge qu'un soleil s'allume au-dessus des véhicules qui roulent sous la pluie dense comme du brouillard. Tout le monde s'arrête. Je m'arrête aussi.



*How many roads must a man walk down before you  
call him a man ?*

*How many seas must a white dove sail before she sleeps  
in the sand ?*

*Yes, how many times must the cannon balls fly before  
they're forever banned ?*

*The answer my friend is blowin' in the wind, the answer  
is blowin' in the wind.*

*Yes, how many years can a mountain exist before it's  
washed to the sea ?*

*Yes, how many years can some people exist before they're  
allowed to be free ?*

*Yes, how many times can a man turn his head preten-  
ding he just doesn't see ?*

*The answer my friend is blowin' in the wind, the answer  
is blowin' in the wind.*

*Yes, how many times must a man look up before he can  
see the sky ?*

*Yes, how many ears must one man have before he can  
hear people cry ?*

*Yes, how many deaths will it take till he knows that too  
many people have died ?*

*The answer my friend is blowin' in the wind, the answer  
is blowin' in the wind.*

Bob Dylan, *Blowing in the wind*



## CAHIER BLEU 02

Mon pays natal... Vous m'avez demandé où était mon pays natal. Ai-je jamais eu un pays natal ? *Si vous voulez dire l'endroit où je suis né, c'est Yangpyeong, dans le département de Gyeonggi*, ai-je répondu et j'ai attendu la question suivante. Mais vous ne m'avez rien demandé d'autre. *C'était un village pauvre*, ai-je ajouté. Je n'ai pas osé dire qu'il y avait un réservoir derrière une petite colline et qu'il faisait toujours froid à la maison. *Oh, ce n'est pas grave, si vous n'avez pas envie d'en parler, n'en parlez pas*, m'avez-vous répondu. Ce n'est pas que je n'avais pas envie d'en parler, c'est que je ne pouvais pas en parler. Dès que j'essayais de me souvenir, j'avais l'impression que ma bouche se remplissait de caillots de sang noir. Avec mon petit frère Eunsu, on allait souvent prendre le soleil au bord du réservoir. Personne ne voulait jouer avec nous depuis que mon frère s'était fait battre parce qu'il avait laissé tomber des grains de riz un jour où il mangeait chez les voisins. Pendant que les parents étaient au travail, j'étais allé chez eux avec un bâton et j'avais frappé les enfants à leur mettre le nez en sang. Voilà pourquoi nous étions toujours seuls. De temps en temps, de braves gens nous apportaient

des boules de riz froid et nous nous cachions dans les granges des voisins pour les croquer, de peur de réveiller notre père qui dormait, assommé par l'alcool. Au réservoir, le soleil brillait et quand nous avions de la chance, des pêcheurs venus de Séoul nous offraient des nouilles instantanées. Quand nous avions encore plus de chance, il nous arrivait de gagner quelques pièces en allant leur acheter des cigarettes à la boutique qui se trouvait à deux kilomètres de là.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris que c'était notre mère que mon frère et moi attendions. Bien que mon seul souvenir de ma mère soit l'image de son visage enflé et de son corps couvert d'ecchymoses sous les coups de mon père, j'aurais voulu qu'elle revienne, même si elle était toute bleue, et nous débarrasse de ce père qui s'endormait ivre dans cette pièce glaciale et était prêt à nous frapper de nouveau dès qu'il se réveillait, qu'elle le tue pour nous délivrer. Tout ceci, je ne l'ai compris que bien plus tard. Le premier souvenir de ma vie commence donc par un désir de meurtre. En tout cas, ma mère était bien quelque part et notre attente n'était pas absurde, même si je n'en saisissais pas exactement l'objet à l'époque. Je n'avais que sept ans.

Tante Monica et moi, nous étions les étrangères de la famille. Peut-être que le mot « hétérodoxes » serait plus juste. Ou alors « bâtardes » ? C'était la sœur de mon père. Nous avions presque quarante ans de différence mais quelque chose nous rapprochait comme deux jumelles. *On dirait ta tante, tu agis exactement comme elle*, me disait ma mère quand j'étais petite. C'était certainement de l'ironie. Même les enfants savent si la personne qui évoque une autre personne l'apprécie ou pas. Pourquoi ma mère détestait-elle autant sa belle-sœur qui était d'ailleurs son amie ? Ceci dit, ai-je commencé par détester ma mère ou par décider de ressembler à ma tante ? J'étais têtue, je plombais l'atmosphère à la maison. Evidemment les gens se sentaient mal à l'aise avec moi. Je les bombardais de mots mordants comme si je leur griffais le visage avant d'éclater de rire devant leur tête stupéfaite tellement ils me semblaient pitoyables. Ce n'était pas le chant de triomphe d'une armée d'occupation pénétrant en terre conquise. C'était plutôt comme une vieille blessure intime prête à saigner au moindre effleurement ou une plaie qui saigne en permanence même si elle ne fait pas mal. Disons que

cela ressemblait au chant rageur qu'entonnent des soldats dont la révolte a échoué. En fait non, il y avait pas mal de points qui nous séparaient. Ma tante priait bien plus que moi pour la famille et n'avait jamais profité de l'abondance matérielle qu'elle procurait.

Quant à moi, s'il faut en parler, je faisais n'importe quoi. Je vivais pour moi, je cherchais à entraîner les gens dans ma vie non pour eux mais pour moi, au nom de l'amour ou de l'amitié, mon existence était vouée à moi et à moi seule, et même la mort, c'est pour moi seule que j'ai voulu mourir. J'étais une hédoniste, je ne comprenais pas que j'avais ainsi perdu mon moi pour devenir esclave des sensations, je m'obstinais à taper dans le mur solide de la famille. Je buvais, je chantais, je dansais toute la nuit. Je ne me rendais pas compte que ce quotidien futile me détruisait petit à petit et même si je l'avais su, je n'aurais sûrement pas voulu arrêter. Au fond, je voulais me détruire. Car j'étais un de ces êtres qui ne sont satisfaits que si toute la Galaxie tourne autour d'eux, un de ces êtres qui, dès qu'ils ont un coup dans le nez, donnent des coups de pied dans les portes closes, qui ne savent ni qui ils sont ni ce qu'ils veulent. Je n'ai pas réellement prononcé ces mots, mais si quelqu'un m'avait placé un stéthoscope sur le cœur, il aurait sûrement entendu : Pourquoi le soleil ne tourne-t-il pas autour de moi ? Pourquoi n'êtes-vous pas là quand je me sens seule ? Pourquoi est-ce que tout réussit à tous ces connards que je déteste ? Pourquoi ce monde à la con ne fait-il que m'énerver de plus en plus et ne contribue-t-il aucunement à mon bonheur à moi ?

*Il n'y a qu'une seule chose qui est pire que ne pas pouvoir  
sentir  
C'est de ne pas savoir qu'on ne sent rien.*

Charles Fred Alford, *What Evil Means to Us*



## CAHIER BLEU 03

Depuis que j'allais à l'école, Eunsu m'y suivait tous les matins. Il n'avait pas le droit d'entrer, il m'attendait jusqu'à la fin des cours, accroupi dehors au coin du mur d'enceinte. Eunsu n'était pas comme moi. S'il se faisait frapper par d'autres enfants, il n'était pas du genre à leur sauter dessus avec le premier bâton qui lui tombait sous la main. Moi, quand je me faisais agresser par des plus grands, je m'accrochais jusqu'au bout, quitte à les mordre. Comme notre mère, Eunsu semblait avoir pour destin de supporter en pleurant les coups qui lui pleuvaient dessus. Dès que l'école se terminait, je courais le rejoindre. Il m'attendait au pied du mur, tremblant, les lèvres bleues de froid. Le pain de maïs qu'on nous distribuait à la cantine et que je gardais de côté en avalant ma salive pendant que mes camarades dévoraient le leur était notre unique nourriture de la journée. Parfois je retrouvais Eunsu assis par terre, le nez en sang, parfois complètement nu et en pleurs après s'être fait voler tous ses vêtements.

Aimais-je vraiment Eunsu ? Je me suis posé cette question pendant très longtemps. Je ne sais pas. Une chose est sûre : je souhaitais qu'il soit heureux. Le

chemin du retour à la maison, où nous grignotions ce pain de maïs que j'avais gardé malgré ma faim et mon envie, était peut-être le moment le plus heureux de notre vie.

Un jour, il pleuvait beaucoup. On était au printemps mais l'air était encore bien frais. Le ciel, qui était normal le matin, s'était assombri tout d'un coup puis une pluie torrentielle s'était mise à tomber. Rien de ce que disait le professeur n'atteignait mes oreilles, je regardais fixement par la fenêtre. A l'extérieur de l'école il n'y avait aucun endroit où Eunsu puisse s'abriter. L'image de mon petit frère, tel un oisillon seul au nid, trempé jusqu'à la moelle, pleurant à en avoir les paupières gonflées, tournoyait dans ma tête et j'ai couru au portail dès la fin du premier cours. Eunsu m'a fait un grand sourire, surpris que je sois sorti bien plus tôt qu'il ne l'espérait. La pluie lui frappait impitoyablement le visage mais il était pratiquement fou de joie. En le voyant ainsi, j'ai senti la colère me monter à la tête. Moi non plus je n'avais pas de parapluie et mes vêtements commençaient à se tremper.

- Rentre à la maison.
- J'ai pas envie.
- Rentre à la maison !
- Pas envie.

J'avais le cœur lourd de le renvoyer à la maison où notre ivrogne de père, dès qu'il se réveillerait, attraperait la première chose qui lui tomberait sous la main, un bâton, un balai, n'importe quoi, pour lui cogner dessus. Mais la pluie était trop forte. J'ai pris Eunsu au collet et l'ai traîné dans la direction de notre maison. Je l'ai laissé au bout de la rue qui menait chez nous et je suis reparti vers l'école. Je me

suis retourné, il me suivait. Je l'ai rattrapé au collet et ramené là où je l'avais laissé. J'ai couru vers l'école, il me suivait encore. Je me suis jeté sur lui et je l'ai bourré de coups de poing. Tel un enfant venu de la planète Soumission qui ne connaît pas la désobéissance, Eunsu s'accrochait à un pan de ma veste. Je l'ai tabassé comme un fou. Le sang qui coulait de son nez se mélangeait à la pluie et coulait sur ma veste.

— Ecoute-moi bien. Si tu ne rentres pas à la maison tout de suite, je vais m'enfuir aussi. Je te laisserai seul et je partirai. Je ne reviendrai jamais !

Les pleurs d'Eunsu se sont arrêtés net. Il a lâché faiblement le pan de ma veste. C'était pour lui bien plus terrible qu'une condamnation à la mort. Il m'a jeté un regard plein de ressentiment avant de tourner ses pas vers la maison. C'est la dernière fois que j'ai vu ses pupilles. Et c'est la dernière image nette qu'il a eue de moi.

Commençons par le début de l'hiver 1996. J'étais allongée sur un lit d'hôpital. Tentative de suicide aux somnifères et au whisky, pour reprendre les termes des médecins. J'ouvris les yeux et vis qu'il pleuvait dehors. Je distinguai un platane : ses dernières feuilles tombaient sous les coups de la pluie. Le ciel était si gris que je ne pus deviner l'heure qu'il était. *J'aurais aimé que tu pleures un peu*, m'avait dit mon oncle, le frère de ma mère. Cette phrase me revint brutalement à l'esprit. Il avait l'air d'avoir beaucoup vieilli. Dans un autre contexte j'aurais pu lui répliquer *Ben alors, mon oncle, t'as encore perdu des cheveux ? Tu ressembles à un papy maintenant. Bon, comme je suis revenue à la vie, je peux allumer une cigarette, non ?* Et je lui aurais éclaté de rire au nez en voyant sa mine interloquée. Il était venu me voir il y a quelques jours. Comme je refusais de répondre à ses questions, il avait ajouté *Ta mère est encore en petite forme après son opération, tu crois vraiment que tu peux te permettre ce genre de chose ?* Il avait toujours eu le sens des convenances. *Mon oncle, tu t'inquiètes vraiment pour ma mère ? Tu l'aimes tant pour t'inquiéter à ce point-là ?* Il avait fini par faire un petit sourire et c'est là qu'il m'avait sorti

son *J'aurais aimé que tu pleures un peu*. Son visage était très triste et plein de pitié pour moi. Et moi, je détestais ça.

On frappa à la porte. Je ne répondis pas. Quelques jours plus tôt, j'avais fait une scène et cassé le flacon de perfusion quand ma mère, qui s'était fait opérer d'un cancer un mois plus tôt, était venue me voir. Personne de ma famille n'osait me rendre visite. Comme d'habitude, ma famille semblait me trouver encore plus embarrassante que la tumeur d'un centimètre qui avait poussé dans un des seins de ma mère. Cette vie que ma mère désirait tant était pour moi ennuyeuse. C'est pourquoi je lui avais hurlé – alors que je ne connaissais pas la valeur de sa vie, même si ni elle ni moi n'avions réfléchi à la question – *Comme toi tu ne veux pas mourir, eh bien moi, j'ai essayé de mourir!* A ma décharge, je dois préciser que je n'aurais tout de même pas fait une scène pareille si ma mère ne m'avait pas dit, dans cette chambre où j'étais revenue de la mort, *Je me demande pourquoi je t'ai mise au monde*, des mots qui résonnent encore à mes oreilles. Dans le même temps, j'avais conscience que je lui ressemblais et cela me rendait encore plus furieuse.

Croyant que c'était ma belle-sœur n° 3, qui disait toujours oui à tout, qui était derrière la porte avec de la bouillie d'ormeaux ou autre chose, je préférerai fermer les yeux. La porte s'ouvrit et quelqu'un entra. Ce ne devait pas être ma belle-sœur. Si ç'avait été elle, elle m'aurait lancé de sa voix nasale d'ancienne comédienne *Yujeong, tu dors?* Si ç'avait été elle, elle aurait vidé la poubelle en silence et fait quelques petits bruits avec le vase posé près de la fenêtre en remplaçant les fleurs par celles qu'elle aurait apportées,

comme si elle avait une énorme dette envers le clan Mun et que le but de sa vie était de s'occuper de toutes les tâches peu ragoûtantes de la famille. Or il n'y avait aucun bruit. En vérité, j'avais compris, dès que j'avais entendu la porte, que c'était tante Monica. Cette odeur... Qu'est-ce que c'était comme odeur ? Dans ma petite enfance, quand tante Monica venait à la maison, j'enfouissais ma tête dans sa robe noire de religieuse et reniflais son odeur. *Pourquoi ? Je sens le désinfectant ?* me demandait-elle. *Non non, ce n'est pas une odeur de désinfectant... Tu sens l'église, un truc comme le cierge.* Je devais lui avoir répondu quelque chose de ce genre. Ma tante avait fait des études d'infirmière, puis travaillé dans un CHU, avant d'entrer un jour au couvent.

J'ouvris les yeux paresseusement en feignant de me réveiller. Tante Monica était assise à côté de mon lit et me regardait en silence. Avant mon départ pour la France, où je devais suivre des études pendant quelques années, elle était venue me trouver brièvement dans la loge derrière la scène où, selon l'expression de ma mère, je chantais en tortillant des fesses sans vergogne dans une jupe très courte. Notre dernière rencontre remontait donc à près d'une dizaine d'années. Les mèches qui dépassaient de son voile noir étaient maintenant toutes blanches et même si elle avait les épaules bien droites, sa silhouette était un peu voûtée. La tante Monica que je venais de retrouver était une vieille femme même si on tenait compte du fait que c'était une religieuse, ce qui rendait son âge difficile à deviner. Je songeai fugacement au triste sort des mortels qui doivent vivre, vieillir et mourir. Le regard qu'elle fixait sur moi paraissait étrangement las. Il y avait dans ses petits

yeux ridés comme un soupir ou une chaleur maternelle que ma mère ne m'avait jamais montrée. Et puis, il y avait aussi cette lueur, que je lui avais toujours connue, quelque chose comme la curiosité d'un enfant qui voit pour la première fois un chiot qui vient de naître ou la compassion infinie qu'une mère qui vient d'accoucher adresse à cette nouvelle vie si fragile. Comme ma tante ne disait mot, je lançai avec un petit sourire :

— J'ai beaucoup vieilli ?

— En tout cas, pas assez pour mourir, me semblait-il...

— Je n'ai pas voulu mourir. Je veux dire que je n'ai pas voulu me suicider. Je n'arrivais pas à m'endormir, même avec l'alcool, du coup j'ai pris des somnifères, c'est tout. Sauf que... comme j'avais déjà beaucoup bu, je n'ai pas vraiment compté les comprimés. J'ai juste avalé ce que j'avais dans la main. Résultat : tout ce bazar, quoi. L'autre jour, maman est passée et elle m'a dit que si je voulais mourir, je n'avais qu'à mourir discrètement au lieu de lui causer autant de soucis. Du coup, je me suis sentie comme une adolescente paumée qui a fait une tentative de suicide. Tu sais, chez nous, il suffit que ma mère parle pour que ça devienne la vérité. Ah, j'en ai marre ! Depuis le début, je ne suis qu'un produit défectueux pour elle. J'ai quand même passé la trentaine...

Je n'avais pas vraiment l'intention de parler, pourtant les phrases sortaient à toute vitesse. Devant cette femme que je n'avais pas vue depuis très longtemps, j'avais envie de m'épancher comme un enfant. Comme si elle avait compris, tante Monica rajusta ma couverture sur le lit et me prit la main comme on fait avec un enfant. Se faire traiter comme un enfant,

c'est le plaisir secret des adultes. La petite main rêche de ma tante serra la mienne et je sentis sa chaleur me réchauffer. Cela faisait longtemps que je n'avais pas senti cette chaleur corporelle.

— Je te jure, ma tante, je n'ai même pas la force de mourir. Je suis quelqu'un qui n'a même pas la volonté ni le courage de mourir, tu le sais bien. Alors, ne me sors pas des trucs comme *Si tu as assez de volonté pour mourir, tu n'as qu'à te servir de cette volonté pour vivre*, ou encore, *tu pourrais aller à l'église*, etc. Ne prie pas pour moi non plus. Dieu me trouvera casse-pieds lui aussi.

Tante Monica fit mine de dire quelque chose puis se ravisa. Ma mère devait lui avoir dit *Eh bien, tu vois, on avait déjà arrêté la date des fiançailles et tout d'un coup voilà Yujeong qui annonce qu'elle ne se mariera pas. D'après Yusik, le jeune homme est diplômé de l'Institut de recherche et de formation juridique, il a fini major de sa promotion. Il n'est pas vilain, il a fait d'excellentes études, il est discret, bon, c'est vrai que sa famille n'est pas tout à fait de notre niveau, mais franchement, à la trentaine passée, où est-ce qu'elle pourrait trouver un prétendant aussi convenable ? Tu veux bien aller la voir ? Il n'y a que toi qu'elle écoute, moi, je n'en peux plus. Je me demande parfois si c'est moi qui l'ai mise au monde. Je pense que son père l'a trop gâtée, c'est sa seule fille, il lui a toujours cédé et tu vois le résultat. Tous ses frères ont fréquenté une université de premier ordre alors qu'elle n'a fait qu'une fac médiocre... Tout le monde est brillant dans la famille, tu sais. Pourquoi est-elle comme ça, elle ?*

— Ça n'a rien à voir avec ce type. Je n'avais pas envie de me marier, en tout cas, pas avec lui. Ça devait être pareil pour lui. Si ce n'est pas moi, c'en

sera une autre, une fille de bonne famille. Les candidates plus jeunes et qui ont une meilleure situation que moi feront la queue. Il m'a dit lui-même que les marieuses ne le laissaient pas tranquille.

Tante Monica ne dit rien. On entendait le vent souffler dehors. La fenêtre se mit à grincer. Le vent semblait forcer. Les feuilles du platane se détachaient et s'envolaient. Je pensai que ce serait bien que les humains fassent eux aussi un long sommeil comme la mort une fois par an avant de se réveiller. Ce serait vraiment bien de recommencer de zéro avec de petites feuilles vert clair et des fleurs roses.

— En fait, j'ai reçu la visite d'une femme qui m'a dit qu'elle avait vécu trois ans avec lui. Elle a fait deux IVG... Tu vois, c'est l'histoire banale : elle lui donne de l'argent, elle lui achète des livres, elle le nourrit... Le jour où il réussit le concours de la magistrature, elle lui prépare probablement un super-repas et ils trinquent. Et puis après, le type change d'avis et s'intéresse à moi, la petite sœur du procureur. Il a dû penser à l'héritage que j'allais rapporter. Notre famille devait l'intéresser aussi – un médecin, un procureur, un universitaire –, des gens qui ont réussi, quoi. Ma tante, tu sais bien ce que je déteste – c'est ce qui est banal. Si ce mec avait abandonné cette fille d'une manière un peu moins banale, s'il avait voulu m'épouser pour des raisons un peu moins banales, j'aurais peut-être fermé les yeux... Je suis sincère. Je ne pouvais plus supporter qu'il agisse aussi banalement, c'est tout. Ma tante, tu dois me croire, c'est la première fois que je raconte ça. Ni maman ni mes frères, personne dans la famille ne connaît cette histoire. Ils pensent que j'ai fait un caprice. Ça me va très bien, d'ailleurs. Comme ça, ils me laissent tranquilles.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai tout raconté à elle. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas expliqué à ma famille la véritable raison pour laquelle je ne voulais pas me marier. *Mademoiselle Mun Yujeong ? Je voudrais vous rencontrer.* Une voix féminine fébrile résonnait dans l'appareil. Quand nous nous étions retrouvées face à face, j'avais constaté avec surprise que les mains qui saisissaient la tasse de café étaient grossières. Elle avait un joli visage, ses mains et son visage étaient très différents, comme s'ils servaient deux maîtres distincts. Ses traits fins et ses yeux attentifs donnaient une impression de douceur mais son visage était plutôt pâle. *Il était tout pour moi.* Dès qu'elle avait ouvert la bouche, qu'elle avait prononcé cette phrase, mon cœur s'était serré. Comment un être humain, et une femme parlant d'un homme de surcroît, pouvait-il dire à un autre *Il était tout pour moi ?* Et comment pouvait-on prononcer ces mots avec une telle conviction à quelqu'un qu'on rencontrait pour la première fois ? Il se peut que j'aie ressenti une certaine jalousie envers elle, comme j'ai toujours tendance à le faire vis-à-vis de ceux qui possèdent la certitude et la conviction qui leur permettent d'affirmer que telle chose est bonne. Moi, que ce soit dans les relations avec un homme ou dans la vie en général, je n'avais jamais eu de but pour lequel je sois prête à m'engager à fond, même pas un truc puéril, idiot ou ridicule. Elle avait l'air de souffrir mais elle ne montrait pas de larmes, ce qui, je suppose, devait venir d'un espoir stupide. J'avais senti que si elle prenait conscience que cet espoir était réellement ridicule, encore plus nul que la déception, elle était capable d'en mourir. Je veux dire qu'il y avait chez elle quelque chose de tragique et de dangereux. En expliquant mes

raisons à tante Monica, je me demandai pourquoi j'avais caché cette histoire à ma famille.

On ne pouvait pas qualifier ce type de bel homme. Il n'était pas très grand non plus. Son menton anguleux et sa peau sombre laissaient deviner qu'il n'avait pas eu une enfance insouciante. Il ne m'avait pas fait particulièrement vibrer. Je n'espérais même pas de palpitations. J'étais suffisamment adulte pour savoir que si ce qu'on cherche, c'est le mariage et non l'amour, c'est une transaction, un marché. *Vous avez eu beaucoup d'amoureuses ?* lui avais-je demandé lors de notre première rencontre qui s'était faite par l'intermédiaire de mon frère. Il avait juste esquissé un sourire timide en baissant légèrement la tête. A son sourire j'avais vaguement éprouvé le plaisir de l'explorateur qui conquiert une terre vierge de toute empreinte. Je pouvais comprendre les hommes qui recherchaient une vierge. Je ne peux pas nier non plus que j'avais fait le calcul suivant : si je me marie avec un innocent compétent qui n'a jamais connu autre chose que les études, la famille ne parlera plus de mon passé et me délivrera le permis de séjour pour son Empire. Ceci dit, je pense qu'à l'époque, le plaisir, les excès, les distractions et toutes les activités impliquant l'alcool, le sexe et le jeu commençaient à devenir un peu banals pour moi.

— J'ai été amoureux une fois mais de loin. On ne s'est vus que deux fois, et elle a eu l'air de me trouver ennuyeux. Et puis après, je n'avais pas le temps ni la tête à ça à cause de mes concours. Je pense qu'être responsable est une notion très importante. Un homme doit d'abord avoir une bonne situation pour nourrir les siens. Le mariage, les amours aussi, je pensais que normalement, ça venait une fois qu'on

avait assuré sa position, m'avait-il dit sans même essayer de cacher son désir d'être bien vu. Honnêtement, j'avais trouvé ça plutôt mignon.

— C'est-à-dire que vous avez attendu d'avoir dépassé la trentaine pour rencontrer une femme, moi en l'occurrence, pour la première fois, pour embrasser quelqu'un pour la première fois, pour aller à l'hôtel pour la première fois... C'est ce que vous êtes en train de me dire ? Vous mentez très bien, avais-je répliqué en éclatant en rire.

Il avait eu l'air un peu dérouté, comme s'il n'avait jamais vu une femme comme moi. Il n'avait pourtant pas pu dissimuler un brin d'intérêt et de sympathie pour mon insolence. Son regard affichait une certaine curiosité pour l'espèce étrange que je représentais, et aussi la fascination rêveuse d'un petit paysan aux cheveux coupés ras portant marcel devant une petite effrontée de Séoul en chaussettes de dentelle et chaussures à ruban noir. C'était plus que probable. Je crois qu'à ce moment-là, je fus tentée de m'en servir comme marchepied. C'était alléchant, il pouvait constituer la première pierre qui m'éloignerait de mes errances. J'enlèverais mes chaussures sur le sol souillé, je monterais sur ce marchepied et je sauterais d'un coup sur un parquet sec et brillant... Quelque chose de solide, quelque chose d'équilibré, quelque chose qui a un but comme une flèche qu'on tire. Au fond, je devais aspirer à ces choses-là. Je me doutais bien, en voyant son sourire un peu trop timide, qu'il y avait une part d'exagération dans ce qu'il racontait mais j'y avais vaguement cru. Non, plutôt, j'avais essayé désespérément de me persuader que oui, c'était la dernière fois, qu'il fallait que je me laisse convaincre. Voulais-je vraiment y croire ? Je n'étais pas naïve au

point que la relation qu'il avait eue puisse faire obstacle à la nôtre, et comme je n'étais pas vierge non plus, je ne serais pas perdante dans l'affaire. Moi aussi j'avais vécu avec des hommes pendant mon séjour en France. Ça avait duré à peu près un mois à chaque fois. Je ne pouvais donc pas lui reprocher d'avoir abandonné cette fille dont les doigts épais et rêches n'allaient pas du tout avec le visage pour m'épouser moi qui, après avoir vaguement étudié les beaux-arts en France, avais eu une exposition personnelle sous la pression de ma mère, avant de prendre le titre de professeur dans une faculté gérée par la famille dans la région de Séoul. D'ailleurs, pour autant que je sache, il n'y avait aucune raison de penser que c'était étrange ou immoral. Autour de moi, tout le monde se mariait comme ça. Pourtant, je ne pouvais pas accepter de l'épouser. Au contraire, l'impossibilité de ce mariage m'était apparue comme une évidence, ce mariage que je n'avais pas pu avoir avec mon premier homme qui gardait sûrement, comme dernier souvenir de moi, moi en pleurs à un carrefour animé et criant *Va-t'en, va-t'en et ne reviens jamais !*, incapable de dire *Je t'aime, je t'aime à la folie*.

Déçue par le fait que je n'aurais jamais le permis de séjour de l'Empire familial, je m'étais remise à boire copieusement. Ce n'était pas à cause de cette femme. Des pauvres malheureux, des victimes pitoyables, il y en a partout. Peut-il y avoir une tragédie sans une histoire ? Une tristesse sans une injustice ? Etre pitoyable, ça veut dire avoir été au moins une fois trahi par la justice. Si elle mourait d'avoir été abandonnée, ce serait son problème. En y réfléchissant un peu, elle et moi, on était toutes les deux banales. S'il y avait un point commun entre

nous, c'est que nous voulions un homme pour nous lancer dans la vie, nous ne voulions pas le faire nous-mêmes.

— Tu n'es tout de même pas du genre à mourir pour ça, me dit tante Monica en me caressant les cheveux.

— Ma tante...

— Oui ?

— Pourquoi ce n'est que maintenant que tu viens ? Je t'ai appelée plusieurs fois depuis mon retour de France mais tu n'étais pas là.

— Ah oui... J'étais très occupée. Pardon. Si tu veux une excuse, je croyais que comme tu avais plus de trente ans... tu étais une grande fille.

Je fus parcourue par un courant glacial. Elle n'avait aucune raison de s'excuser. C'était à moi de m'excuser, de n'avoir pas assez grandi en plus de trente ans. Mais comme d'habitude je ne pouvais pas dire ces choses-là – excuse-moi, je te remercie, je t'aime... –, je ne peux que les dire du bout des lèvres, je n'ai jamais su prononcer ces mots-là quand il le fallait, quand c'était indispensable.

— Ma tante, tu as beaucoup vieilli. Bon, tu n'avais pas un visage particulièrement beau, d'accord, mais avant, tu étais plus lisse... tu as vieilli.

Tante Monica eut un petit rire.

— Oui, avec le temps, on vieillit. De tout ce qu'on possède, rien n'est éternel. Et puis on meurt... quoi qu'on fasse... on meurt.

Elle avait prononcé cette dernière phrase avec peine, après une courte pause. Elle alla au réfrigérateur et prit un jus de fruit. Elle devait avoir très soif, elle vida une canette entière puis poussa un bref soupir. Elle tourna son regard vers la fenêtre, de

l'autre côté du lit. On voyait les branches du platane secouées par le vent. Suivant son exemple, je regardai moi aussi par la fenêtre. *Laisse-les tomber, laisse-les tomber, laisse-les partir avec le vent*, pensai-je.

— Ma tante... je ne cherchais pas à mourir, mais tout était si banal, affreusement banal. Tout m'ennuyait et m'irritait. Je pensais que continuer de vivre comme ça, ce n'était qu'ajouter un jour ordinaire de plus dans ce monde insipide, accumuler un quotidien insignifiant jour après jour pour, comme tu disais, mourir un jour. J'avais envie de jeter ma vie tout entière à la poubelle et de crier au monde : Oui, je suis une merde, j'ai tout raté... je suis un cas désespéré...

Tante Monica me regarda attentivement. Étrangement, son regard ne manifestait aucun sentiment. J'avais toujours redouté ce regard indifférent et comme c'est toujours le cas pour la véritable crainte, ma peur traduisait mon respect pour elle.

— Yujeong, tu l'aimais, cet homme ? Le procureur Kang ? me demanda-t-elle doucement.

J'éclatai de rire.

— Ce minable ?

— Pourtant... tu es blessée.

Je ne répondis pas.

— Est-ce que tu vas réfléchir à une éventuelle réconciliation ?

— Je ne pouvais pas lui pardonner... En tout cas, ma tante, j'y ai réfléchi et je crois que ce n'était pas de l'amour. Quand on aime, ça touche le cœur, non ? Je n'ai pas souffert. Quand on aime, même si on finit par se séparer, on souhaite le bonheur de l'autre, non ? Je n'avais pas ce genre de pensée... Ce n'est pas à cause de lui, c'est moi : je l'ai cru et n'ai tenu

compte que de sa situation sociale. Pendant quinze ans je n'ai fait que me révolter et tout d'un coup, j'ai compris qu'au fond j'aspirais à ressembler à mes frères et à mes belles-sœurs, et je me suis détestée. Et pire encore, j'ai détesté n'avoir même pas réussi à réaliser cette aspiration que je détestais...

Tante Monica hocha la tête.

— Oui, je vois. Yujeong, écoute-moi bien. Je viens de voir ton oncle. C'est déjà la troisième fois que tu tentes de te suicider... Il m'a dit que tu devais rester un mois à l'hôpital mais je lui ai dit que je voulais te prendre avec moi. Il a un peu hésité mais il a fini par dire oui, si j'y tenais vraiment. Ce n'est pas une démarche habituelle mais il m'a fait confiance... Qu'est-ce que tu préfères ? Veux-tu rester un mois ici à suivre un traitement psychiatrique ou veux-tu m'aider ?

Elle n'avait vraiment pas l'air de plaisanter. Déjà, il n'y avait aucune chance qu'une religieuse de plus de soixante-dix ans venue voir sa nièce hospitalisée après une tentative de suicide lance une plaisanterie. J'eus pourtant un rire léger. C'est la technique que j'employais depuis toujours pour me sortir d'une situation délicate. Mais en entendant ma tante rappeler d'un ton ferme que c'était ma troisième tentative, je me dis que je n'étais moi aussi qu'une fille banale, que je le veuille ou non. J'eus envie d'une cigarette.

— En quoi une fille comme moi pourrait-elle t'aider?... Je ne sais rien faire d'autre que boire, fumer, balancer des méchancetés et plomber l'ambiance.

— Eh bien, au moins, tu le sais, répliqua tante Monica avant d'ajouter : Il y a quelqu'un qui souhaite te voir. Quelqu'un qui aimerait t'écouter chanter.

— Ma tante ! Non, sœur Monica, vous n'êtes pas en train de me demander de monter sur scène ? Vous n'allez pas ressortir du placard une chanteuse oubliée et ouvrir un cabaret pour renflouer les finances de votre couvent, tout de même ?

Je ris. Je savais que ma réaction était exagérée mais cette vieille habitude était bien ancrée en moi et devait être assez naturelle pour tromper des spectateurs naïfs. En général, tante Monica, tout en me trouvant extravagante, feignait de se laisser prendre à mon cinéma. Cette fois-ci elle ne rit pas.

— Il y a quelqu'un qui voudrait écouter ta version de l'hymne national, dit-elle lentement.

— Quoi ? L'hymne national ?

— Oui, c'est bien ça...

Je ris. Je me dis que ça pouvait être amusant.



*Si on traite une personne monstrueusement, elle devient  
un monstre.*

*Traité de psychologie criminelle*



## CAHIER BLEU 04

Quand je suis rentré à la maison après l'école, mon père était en train de manger des nouilles instantanées dans la chambre où gisaient des bouteilles de *soju*<sup>1</sup>. Eunsu dormait à côté, allongé dans un coin. Je l'ai tâté. Il était brûlant. Je l'ai secoué pour le réveiller, mais je n'ai eu que des gémissements pour réponse.

— Papa, Eunsu est malade, il est brûlant comme de la braise.

Au lieu de me répondre, mon père s'est versé du *soju* dans un bol et m'a regardé de ses yeux injectés de sang. Maintenant que j'y repense, je me demande si on pouvait dire qu'il était vivant. Il avait une trentaine d'années à cette époque. Depuis les premiers jours de ma vie, je n'avais jamais pu le voir sans trembler mais il y avait longtemps que j'avais appris quelques ruses dans cet enfer.

— Papa, je vais te chercher du *soju*. Tu n'en as plus... Je fais un saut à l'épicerie vite fait...

Cet animal, qui venait de lâcher un chapelet de rots, a fouillé dans la poche de son pantalon imbibé d'urine et de sueur et m'a tendu un billet de cinq

---

1. Alcool bon marché très répandu.

cents wons. J'ai couru. *Ces médicaments que prenait maman, il faut acheter ces médicaments en petit flacon pour la grippe*, je n'avais que cette idée en tête. La pluie s'est arrêtée et le monde entier a pris une lumière printanière. Cette couleur vert clair, je ne sais pas pourquoi elle m'est apparue si triste pendant que je détalais vers la pharmacie. Depuis ce jour-là et pendant longtemps, quand je voyais ce vert clair colorer les montagnes au printemps, une espèce de chagrin diffus me montait à la gorge. Les gens qui repiquaient le riz dans des rizières me regardaient courir négligemment. Je suis revenu à la maison avec des médicaments pour Eunsu.

Dès que mon père a vu le flacon, ses yeux ont lancé des éclairs. Il s'en est emparé et s'est jeté sur moi. La casserole de nouilles s'est renversée et je me suis fait catapulte sur la véranda. S'il n'y avait pas eu Eunsu, je me serais enfui. Je ne savais pas où, ni s'il existait un abri pour moi quelque part en ce monde, mais je me serais enfui. A chaque coup de poing, j'avais l'impression qu'un incendie éclatait dans mes yeux. J'ai fini par m'évanouir. Quand je me suis réveillé, la voisine mettait des cuillerées de soupe de soja dans ma bouche et dans celle d'Eunsu. Elle a dit qu'elle avait un remède qu'un vieil homme du village voisin avait préparé et qu'elle l'avait fait avaler à Eunsu. Mon père était couché, ivre mort, j'entendais derrière la porte les voix de plusieurs personnes du village qui discutaient d'un air inquiet. Eunsu dormait sous une couverture dans la chambre rangée et propre. Un son s'échappait de ses lèvres entre ses joues rougies. Je n'avais pas envie d'entendre ce mot. Parce que moi aussi, j'avais envie d'appeler maman. Parce que j'avais envie de demander à ma mère

pourquoi elle était partie en nous abandonnant ici tous les deux. Des nuits ont passé. Un matin, peut-être le troisième jour, en partant pour l'école, je me suis retourné vers Eunsu et j'ai remarqué que la fièvre avait baissé. Ses cheveux bouclés trempés de sueur collaient à son front pâle. Il a ouvert les yeux et dit :

— Yunsu, il y a plein de fumée dans la maison...  
plein de fumée.

Désormais les yeux d'Eunsu ne percevaient plus qu'une pâle lumière. Mon petit frère était devenu aveugle.

J'aperçus tante Monica de loin. Elle avait l'air un peu fâchée. C'est que j'étais en retard d'une demi-heure. Je m'arrêtai devant la station de métro « Complexe administratif de Gwacheon », ma tante monta dans la voiture avec un paquet volumineux. L'air glacial que dégageait son voile noir me fit frissonner comme quand on ouvre la porte d'un réfrigérateur. Ses lèvres étaient bleues de froid.

— Tu vois, les vêtements... je ne savais pas quoi mettre... Si j'avais su que j'irais un jour dans une prison, je me serais procuré des habits mieux adaptés, une tenue de religieuse, par exemple... Voilà, je me suis cassé la tête pour décider quoi mettre, c'est pour ça que je suis en retard. Tu devrais prendre un téléphone portable pour ce genre de situation... Et une voiture, de nos jours, les moines ou les prêtres, tout le monde en a... Ça serait bien si tu en avais une, tu vois...

Ma tante ne répondit rien à mon flot de paroles.

— C'est aussi pour ça que je t'ai proposé de venir te chercher au couvent, mais tu as insisté pour que je vienne ici.

Comme à chaque fois que je me sentais en tort, j'éludais toute responsabilité.

— Ces gens-là, ils m'attendent toute la semaine. Je veux dire, ils ne peuvent voir personne pendant toute une semaine. A cause de toi, leur demi-heure s'est envolée. A cause de toi ! déclara ma tante, visiblement très en colère.

Elle déglutit puis reprit la parole :

— Toi, tu peux jeter cette demi-heure à la poubelle mais eux, c'est une des dernières demi-heures dont ils disposent ici-bas. Ils vivent ce jour d'aujourd'hui qui, une fois passé, ne reviendra jamais, ce sont des gens qui vivent au jour le jour !... Tu peux comprendre ça ?

Sa voix était basse mais ferme, et un peu chargée de larmes. Son *Tu peux jeter cette demi-heure à la poubelle* me restait en travers de la gorge. C'est vrai que je me répétais sans cesse que je gâchais ma vie, mais ce n'était pas très agréable de l'entendre de la bouche d'une autre personne. Comme c'est moi qui étais en retard, je décidai finalement que je ferais mieux d'encaisser sans rien dire. Et puis, c'était le premier jour où j'accompagnais ma tante. En tout cas, ce n'était certainement pas un premier jour très agréable. Même si c'est moi qui avais trouvé ce coup de la poubelle, jamais avant cela elle n'avait repris exactement mon ton et mes mots pour me dire une chose aussi méchante. Je décrétai qu'elle aussi devait faiblir en vieillissant.

Avant mon départ pour la France, j'avais lu dans un journal que ma tante faisait des visites dans une prison. Un jour, mon grand frère n° 2, le médecin, était passé à la maison parce que ma mère l'avait appelé dès l'aube pour se plaindre copieusement d'une migraine. Il avait ouvert le journal en disant *Il y a un article sur notre tante*. Le journal en question

avait la réputation d'être progressiste, s'il n'y avait pas eu mon frère, personne à la maison n'aurait su que ma tante était devenue une personnalité importante au point de se retrouver dans la presse. Ma mère venait de prendre sa place à table après avoir comme à son habitude crié dès le réveil sur la jeune bonne en guise de bonjour. Mon frère avait déclaré *Il paraît que tante Monica rend visite à des condamnés à mort*, ce à quoi ma mère avait répliqué *C'est louable, quand on est religieux, c'est le moindre des sacrifices... c'est louable... Tu me prends un rendez-vous en neurochirurgie à ton hôpital ? J'ai besoin de faire des examens. Je ne sais pas ce qui ne va pas dans ma tête mais j'ai vraiment des douleurs atroces. Je n'ai pas dormi de la nuit tellement j'avais mal, c'était à devenir folle. Le traitement que tu m'as donné l'autre jour ne marche pas. Quand je prends ce médicament, mon maquillage ne tient pas... Je n'ai pas envie de prendre des médicaments qui ne sont pas bons pour la santé. Comme je ne peux pas dormir à cause de la migraine, j'ai l'impression de vieillir encore plus. Ma peau est tout abîmée...* Mon frère, qui ne disait jamais rien, avait gardé le silence, et moi, assise à côté de ma mère hypocondriaque, j'avais continué à manger les petits sandwiches jambon-crudités au pain de seigle bio. Le regard de mon frère et le mien s'étaient croisés. *Calme-toi, maman. On t'a déjà fait plusieurs examens et tout allait bien*, avait répondu mon frère. Il se montrait toujours gentil et plein de compassion. J'avais à mon tour apporté ma contribution : *Maman, il a raison. Comment veux-tu que la médecine contemporaine puisse décrypter ta structure neurologique si sophistiquée et si sensible ? Toi qui es éclairée, il faut que tu sois patiente, voilà.* Et ce matin, comme tous les matins

d'ailleurs, le rideau s'était baissé sur le petit-déjeuner au milieu des hurlements de colère de ma mère. Tous les matins c'était la même chose. Quand ma mère m'avait dit de laisser tomber mes horribles bouffonneries de chanteuse et de partir quelque part faire des études, j'avais accepté parce que le plaisir que je tirais de ma vie de chanteuse commençait à s'estomper mais je crois aussi que loin de la maison, j'espérais retrouver la tranquillité le matin. J'en avais assez de crier sur le même ton que ma mère.

— Excuse-moi. C'est de ma faute... Je te prie de m'excuser...

Je m'étais dit que je ferais mieux de rendre les armes plutôt que d'essayer de tenir tête à ma tante. Je ne savais pas pourquoi, mais j'avais peur qu'elle pleure.

— Mais dis-moi, tu n'es pas en train de... m'emmener voir ces... condamnés à mort ? C'est quand même pas là-bas que tu me demandes de chanter l'hymne national ?

— Si, ce sont bien ces gens que nous allons voir... Si tu peux chanter l'hymne national, tu chanteras, qu'est-ce qui t'en empêcherait ? Il vaut mieux employer ta voix à de bonnes choses plutôt que de la jeter à la poubelle. Tourne à gauche au carrefour, là.

Encore une fois cette histoire de poubelle. Je trouvais ma tante assez méchante de me titiller avec ce mot que j'avais prononcé un peu mélancoliquement l'autre jour dans ma chambre d'hôpital et je commençais à sentir la colère monter en moi. Suivant ses indications, je tournai à gauche, et nous tombâmes sur un panneau qui annonçait *Maison d'arrêt de Séoul*. Serait-ce mieux de chanter l'hymne

national que de répondre à des questions comme *Qu'est-ce qui vous a mise en colère ? Pourquoi étiez-vous en colère dans cette situation ? Vous est-il arrivé dans votre enfance d'avoir eu des pensées similaires ?* dans un hôpital ennuyeux, assise en face du jeune psychiatre qui travaillait sous la direction de mon oncle ? Comme d'habitude, je n'en savais rien. Inutile de trop réfléchir, me dis-je. Au moins, la Maison d'arrêt, ce ne serait pas aussi banal qu'un hôpital.

Nous déposâmes notre pièce d'identité à l'entrée et passâmes derrière la grille. Une fois celle-ci franchie, nous entendîmes la porte se refermer. Le choc de l'acier sur l'acier qui résonna dans ce couloir sombre et vide me fit une sensation étrange. Il faisait toujours deux ou trois degrés de moins ici. Hiver ou été, c'était pareil. Comme a dit je ne sais qui, cet endroit est habité par l'obscurité. Nous passâmes encore une grille, qui se referma elle aussi derrière nous. Nous arrivâmes dans une vaste cour intérieure. Il n'y avait personne sauf quelques prisonniers en uniforme bleu qui traînaient un chariot dans un coin. Il y avait également une statue de la Vierge en plâtre blanc et à son pied un petit arbre décoré de guirlandes électriques de couleurs criardes qui brillaient sous les rayons du soleil hivernal. Pour la première fois de l'année, je pris vraiment conscience qu'on s'approchait de Noël. Je me souvins de l'Avent à Paris. Les illuminations de Noël qui remplissaient l'avenue des Champs-Élysées, les petites filles qui vendaient des fleurs dans la rue, le vin rouge et le foie gras qui fondait délicieusement sur la langue et possédait la séduction du néant. Les soirées arrosées qui se terminaient en tapage et vomissements...

Suivant notre guide, nous tournâmes dans plusieurs couloirs pour enfin arriver dans une petite salle. Elle faisait à peu près six ou sept mètres carrés, sur un mur étaient accrochés une croix et *Le retour du fils prodigue* de Rembrandt à côté. Elle était sobrement meublée : juste une petite table et une demi-douzaine de chaises. Ma tante posa son paquet sur la table et alluma la cafetière. Un peu plus tard, on toqua à la porte. J'aperçus un uniforme bleu de prisonnier derrière la grille de la petite fenêtre vitrée de la porte.

— Bonjour... bonjour... c'est toi, Yunsu.

Un jeune homme escorté d'un éducateur franchit le seuil. Tante Monica s'approcha de lui et l'enlaça.

Condamné à mort... C'était un condamné à mort. Il portait son badge rouge sur la poitrine gauche. Non, ce n'était pas un badge car il n'y avait pas de nom, juste écrit en noir *Séoul 3987*. Le jeune homme semblait très gêné par l'étreinte de ma tante. Il devait mesurer à peu près un mètre soixante-quinze, il avait le visage blanc, les cheveux noirs et bouclés. Derrière ses lunettes à monture de corne, les yeux étaient grands et vifs. Les boucles particulièrement noires et fines qui tombaient sur son front large et blanc adoucissaient son air dur. Encore une chose qui me surprit, les ombres sur son visage évoquaient étrangement certains jeunes professeurs que je croisais à l'université. Il ressemblait à mes collègues quand ils prononçaient des mots comme *La Fondation peut-elle se permettre d'agir ainsi, bon sang ?* ou quand ils écoutaient le président de la Fondation tenir des propos d'un ridicule à hurler de rire, par exemple *Notre objectif de cette année est de construire*

*une université où les étudiants travaillent, il faut former des éléments de valeur, la Fondation a fondé cette université dans ce seul but...* Au point que sur le moment je faillis croire que le badge rouge qu'il portait sur la poitrine indiquait qu'il était détenu pour des motifs politiques. Il avait l'air d'un intellectuel. D'un autre côté, on aurait pu dire que son visage avait quelque chose de menaçant, comme celui de Che Guevara imprimé sur les tee-shirts que portaient les jeunes Parisiens. Comment dire ? Une vie qui dépassait la mort. Son visage reflétait l'espèce de bestialité de celui qui aurait juré dès l'enfance de mourir en solitaire dans une lande sauvage. Oui, c'était plutôt ça. Enfin, pour dire franchement, il n'avait pas la tête de prisonnier que je m'étais imaginée. Et j'adorais ce genre de fraîcheur exceptionnelle qui fait voler en éclats nos attentes. Je commençai à éprouver une certaine curiosité à son égard.

— Assieds-toi, allez, viens t'asseoir... Je suis sœur Monica, je t'ai écrit plusieurs fois.

Il prit maladroitement place sur une chaise. Ce n'est qu'à ce moment-là que je remarquai les menottes en cuir passées autour de ses poignets rassemblés devant lui. Ces fameuses menottes qui s'accrochent aux anneaux de la large ceinture en cuir qu'on porte autour de la taille. J'ai appris le nom de cette chose plus tard, mais en la voyant, je ne sais pas pourquoi, mon cœur se serra.

— Monsieur Lee, voyons... j'ai acheté quelques pains... pour qu'il puisse manger, je veux dire... Il ne serait pas possible de lui enlever ces menottes ? demanda prudemment ma tante.

M. Lee, l'éducateur, se contenta de sourire pour signifier que ce n'était pas possible. Il y avait dans ce

sourire quelque chose comme *Je tiens à faire respecter le règlement*. Sans insister, tante Monica sortit les pains de son paquet. Des pains à la crème, des pains au beurre, des pains aux haricots rouges... Elle posa aussi devant le prisonnier une tasse de café qu'elle avait préparé. Puis elle lui mit un pain dans une de ses mains menottées. Sans dire un mot, il leva la main et le fixa, l'air perdu. Il semblait se demander si c'était vraiment comestible mais avait en même temps l'expression pathétique de quelqu'un qui se retrouve devant le mets de ses rêves. Enfin décidé, il le glissa difficilement dans sa bouche. A cause des menottes, il devait baisser la tête jusqu'au ventre et se recroquevillait comme un escargot. Il mordit le pain dans cette position, il le mâcha dans cette position. Pendant tout ce temps, son regard vide resta rivé à la table.

— C'est ça, prends ton temps... tu vas t'étouffer, prends un peu de café... A partir de maintenant, s'il y a quelque chose que tu as envie de manger, tu peux me le dire. Tu n'as qu'à me considérer comme ta mère. C'est que je n'ai pas d'enfants. Ça fait trente ans que je viens ici... je suis juste quelqu'un de la famille.

Tout en mastiquant, il eut un petit sourire contraint sur le *je n'ai pas d'enfants*. Ce doit être mon interprétation à moi, mais je crus y voir un brin de dérision. De même que j'étouffais les conflits en ricanant, il devait adopter cette expression moqueuse comme arme. Bref, je sentis instinctivement, dès le premier moment de notre rencontre, qu'il était de la même espèce que moi. En général, mon intuition ne me trompait pas mais cela me fit un effet bizarre d'éprouver ce sentiment devant un condamné à

mort. Comme j'avais fait la grasse matinée, j'avais sauté le petit-déjeuner et j'avais vaguement envie de prendre un pain, mais mon appétit s'évapora en voyant ce prisonnier manger comme un écureuil, les deux mains jointes et le dos courbé. J'éprouvai une vague pitié, *Comment cette vie a-t-elle fini par atterrir ici ?* Tante Monica prit deux pains pour en proposer un à M. Lee et l'autre à moi. Elle-même se contenta de café.

— Comment ça va ? Tu t'es bien adapté ici maintenant ?

Il s'arrêta tout net de mastiquer. Un silence proche de la tension passa entre les quatre personnes assises dans cette pièce où les rayons de soleil hivernal tombaient en biais. Il recommença à mâcher son pain et le finit lentement.

— J'ai bien reçu votre lettre... Je ne pensais pas venir aujourd'hui... Finalement, je me suis dit que je devais venir vous parler. M. Lee m'a dit que vous veniez ici depuis trente ans, que vous preniez le métro et le bus malgré la neige et la pluie. S'il ne m'avait pas dit ça, je ne serais pas là... c'est pour ça que je suis venu.

Il releva la tête. A première vue, son visage était calme, pourtant en regardant mieux, je compris que ce calme était une sorte de masque rigide.

— Oui...

— Ne venez plus me voir. Ne m'écrivez pas non plus. Je ne mérite pas ça. Laissez-moi... mourir... comme ça.

Il prononça le mot *mourir* en serrant les dents. Les muscles de son menton se contractèrent nerveusement, on aurait dit qu'il serrait les molaires pour les faire grincer. C'était une réaction inattendue. Je vis une lueur bleue dans ses yeux perçants. J'eus soudain

peur qu'il m'attrape par le cou pour me prendre en otage. Je venais de me souvenir d'avoir vu son nom dans le journal : après avoir tué plusieurs personnes, il était entré dans une maison et avait pris en otage une mère et son enfant... Je regardai tour à tour l'éducateur et ma tante. Le fait qu'il fût attaché à des menottes sécurisées me rassura.

— Yunsu... j'ai plus de soixante-dix ans, je peux t'appeler par ton prénom ? demanda tante Monica, avant de poursuivre calmement, sans perdre une once de son assurance : Qui n'a jamais commis de faute ? Quand on réfléchit bien, qui peut prétendre avoir ce mérite ? Tout ce que je veux, c'est être avec toi. Qu'on se voie de temps en temps, qu'on se raconte notre journée... c'est tout ce que je souhaite, mais...

— Je...

Il lui coupa la parole. Il avait la voix basse de quelqu'un qui se met à parler après longue réflexion.

— Je n'ai ni espoir ni volonté de vivre. Si vous avez de l'énergie à dépenser pour moi, donnez-la plutôt aux autres malheureux. J'ai tué des gens. Il est donc normal que je meure comme ça. C'est pour vous dire ça que je suis venu.

Il se leva, comme s'il n'avait plus aucune raison de rester. L'éducateur se leva à son tour sans manifester d'étonnement. Je perçus chez le prisonnier une sorte de cri : *Pour manger du pain, je dois me mettre en boule comme un animal qui bouffe par terre, mais n'oubliez pas que je suis un homme !* Pour la première fois, j'eus l'idée idiote qu'un condamné à mort pouvait avoir de l'orgueil.

— Attends un peu, Yunsu, attends ! lança désespérément tante Monica.

Il se retourna vers elle. Les yeux de ma tante, qui étaient fixés sur lui, étaient remplis de larmes. Il dut le remarquer aussi. Je vis un coin de son visage se contracter. Ce n'était pas une grimace, plutôt un effondrement. C'était comme si un bout de son masque se déchirait. Cette expression disparut aussitôt pour laisser place à l'impatience. Ma tante fouilla précipitamment dans le paquet qu'elle avait apporté et en sortit quelque chose.

— C'est bientôt Noël, je t'ai apporté un cadeau. Il fait froid, non ? J'ai pris des sous-vêtements chauds... Tu as fait l'effort de venir me voir, comment puis-je te laisser repartir si vite... Voilà, ce ne sera pas long, tu ne veux pas te rasseoir ? C'est que, vieille comme je suis, je souffre un peu des jambes...

Il fixa le cadeau que tendait ma tante, les muscles de son menton violemment contractés, et plissa le front d'un air excédé. Son visage semblait dire *Un cadeau de Noël ? N'importe quoi !* Il finit pourtant par se rasseoir sur la chaise, comme s'il acceptait de fermer les yeux pour cette fois parce qu'il avait affaire à une personne âgée et une femme de surcroît.

— Si je t'offre un cadeau de Noël, ce n'est pas pour que tu te sentes obligé, ni pour t'inviter à fréquenter l'église, je veux dire, ça n'a rien à voir avec la religion... Peu importe la religion qu'on a. Et puis d'ailleurs peu importe qu'on en ait ou pas. Vivre humainement chaque jour... c'est ça qui est important. Je ne pense pas que ce soit le cas, mais si jamais tu fais partie de ces gens qui se détestent, c'est pour toi que Jésus est venu. Pour que tu t'aimes toi-même, pour que tu saches combien tu es précieux. Si un jour tu reçois de la chaleur d'une autre personne, si un jour tu te sens aimé, je voudrais que tu penses que

c'est un ange envoyé par Dieu... C'est la première fois que je te rencontre aujourd'hui, mais je sais. Je sais que tu as le cœur bon. Quelle que soit ta faute, tu n'es pas que cela !

Il laissa échapper un petit rire, un rire moqueur. Il devait trouver ses propos hallucinants. Après tout, elle s'adressait à un meurtrier qui serait peut-être exécuté le lendemain. En même temps, des vagues d'angoisse déferlaient sur son visage, caractéristiques des personnes fortement émotives. Chose curieuse, je pouvais le comprendre : quand je recevais un appel de ma tante après une dispute particulièrement pénible avec ma famille et qu'elle me parlait avec cette voix-là, j'étais furieuse. C'était en quelque sorte une réaction de rejet, je refusais qu'on transfuse un autre sang dans mon émotion. Qu'il s'agisse de la vie ou des émotions, on ne se sent bien qu'avec un seul groupe sanguin. Que ce soit bien ou pas, un bandit est à l'aise quand il est méchant, un enfant rebelle quand il est révolté.

— Ne me faites pas ça. Si vous continuez comme ça, je ne pourrai pas mourir tranquillement... Bon, admettons que je continue à venir vous voir, que j'aille à la messe, que j'obéisse aux éducateurs pour leur faire plaisir... et puis que je chante des cantiques, que je prie à genoux, admettons que je me transforme en un être angélique... alors, ma sœur, vous allez me sauver la vie ?

Voilà qui était inattendu. Il avait craché ces derniers mots en découvrant ses dents blanches comme un fauve. Tante Monica pâlit.

— Donc je vous demande de ne plus venir me voir, s'il vous plaît.

— Ah, c'est vrai... J'aimerais bien mais je ne peux pas. Ce n'est pas parce que je ne peux pas te sauver la

vie que nous n'avons pas besoin de nous voir. Je ne sais pas si c'est approprié de dire ça, mais nous sommes tous des condamnés à mort. Nous non plus, nous ne savons pas quand nous allons mourir... Alors, moi qui ne sais pas quand je vais mourir, je ne pourrais pas venir te voir, toi qui, comme tu dis, ne sais pas quand tu vas mourir ? Pourquoi ?

Tante Monica n'était pas si désarmée que ça. Il la regarda d'un air interloqué.

— Dis-moi pourquoi ! reprit-elle.

— Parce que je ne veux pas avoir d'espoir... Ce serait l'enfer.

Tante Monica ne répondit rien.

— Un peu plus et je crois que je deviendrais fou.

Tante Monica fit mine de dire quelque chose puis se ravisa. Un peu plus tard, elle demanda d'une voix calme :

— Yunsu, qu'est-ce qui te trouble le plus en ce moment ? Qu'est-ce qui te fait le plus peur ?

Il releva les yeux et fixa tante Monica. Un long moment. C'était un regard hostile.

— Le matin, répondit-il à voix basse comme un coupable qui finit par avouer devant la preuve décisive que brandit un procureur acharné.

Il se leva brusquement de la chaise comme s'il ne voulait plus rien entendre, s'inclina devant tante Monica et se dirigea vers la sortie. Ma tante, qui était restée raide comme une statue, se leva à son tour.

— Attends... écoute, je suis désolée. Ne sois pas aussi en colère. Si c'est trop pénible, tu peux ne pas venir me voir, tu peux partir aussi. Mais, prends ceci au moins... Ces pains ne sont pas chers, mais je les ai achetés pour toi, ils ne sont pas si mauvais que ça. Monsieur Lee, je sais que ce n'est pas permis mais

vous pourriez fermer les yeux pour une fois, qu'il en emporte deux ou trois dans ses vêtements.

Ma tante prit quelques pains et les tendit à Yunsu. M. Lee eut l'air embarrassé. L'entêtement de ma tante était en train de déployer sa puissance comme la volonté du Père se fait sur la Terre comme au Ciel.

— Voyons... seul en cellule... un jeune comme lui, qu'est-ce qu'il doit avoir faim... c'est l'âge où il faut manger beaucoup... Monsieur Lee, je vous en prie.

Difficile de savoir qui était le criminel et qui était l'éducateur, qui devait supplier et qui devait refuser, la scène était assez drôle. Je vis les yeux du prisonnier se porter sur ma tante. On y lisait l'anxiété de ne rien comprendre à ce personnage. Ma tante s'approcha de lui et glissa quelques pains à l'intérieur de sa tenue. Il eut l'air stupéfait et recula la tête, comme s'il cherchait à se tenir le plus loin possible d'elle.

— Tout va bien... Je suis très heureuse de t'avoir rencontré aujourd'hui. Yunsu, je suis vraiment contente. Merci d'être venu.

Ma tante lui passa longuement la main sur l'épaule. Il avait l'air de souffrir atrocement, comme si on était en train de le torturer. Il se retourna hâtivement. Je remarquai qu'il boitait légèrement. Ma tante resta plantée devant la porte de la salle à le suivre du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse au bout du long couloir. Elle avait l'air très seule, comme une chèvre solitaire au bord d'une falaise. Elle se posa une main sur le front. Elle paraissait bien lasse.

— Tout va bien. Ils sont tous comme ça au début... C'est le début de l'espoir... dire qu'il ne mérite pas tout ça. Là, c'est un bon début, murmura-t-elle.

Elle qui était déjà si petite semblait carrément disparaître sur place. Elle avait sans doute désespérément besoin de se rassurer. Mon regard tomba sur le tableau de Rembrandt accroché au mur. Le fils cadet a réclamé sa part d'héritage à son père, il a dilapidé tout son bien, en a été réduit à garder des porcheries et a fini par revenir à son père. Il sait qu'il est indigne d'être son fils. Au retour, quand il dit *Père, j'ai péché contre toi et contre le Ciel*, il doit être sincère. Le tableau de Rembrandt reprend ce thème biblique. Il exprime l'amour paternel et le repentir du fils agenouillé. Les deux mains du père ne sont pas identiques. L'une est masculine et l'autre féminine. Je me souvins de ce qu'on m'avait appris en cours d'histoire de l'art : cela signifie que Dieu comprend à la fois le masculin et le féminin. La présence de ce tableau dans cette pièce avait quand même un objectif un peu trop visible.

— Jeong Yunsu... il vous pose toujours des problèmes ? demanda ma tante.

— Je n'en peux plus. Le mois dernier, il a voulu tuer un caïd pendant la promenade. Il a attrapé le couvercle du poêle qu'on avait installé dans un coin de la cour, il y a eu une mêlée. Il a pris quinze jours de cellule disciplinaire et il n'en est sorti qu'hier. Si on n'était pas intervenu à temps, il se serait retrouvé au tribunal. D'ailleurs ça aurait servi à quoi ? Si on ajoute une peine à la peine capitale, ça fait toujours une peine capitale... Même en cellule disciplinaire, il était intenable... Je suis un peu gêné de dire ça, mais ces condamnés à mort nous rendent la vie invivable... Ils se disent que tuer une personne de plus ou de moins, ça revient au même. Qu'ils meurent pour ceci ou pour cela, ils sont toujours condamnés à la

peine capitale. Comme les autres prisonniers les craignent et se font tout petits, ils se comportent comme des rois... Les dernières exécutions remontent au mois d'août de l'an dernier, c'est peut-être parce qu'ils sentent qu'il y en aura d'autres bientôt mais ils sont encore pires à la fin de l'année. C'est que ça se passe souvent avant la fin de l'année... Une fois les exécutions passées, ça va être plus calme pendant quelques mois. Bref, ce Jeong Yunsu, c'est le pire des pires.

Tante Monica garda un moment le silence avant de prendre la parole :

— Pourtant, ce garçon est venu me voir aujourd'hui. Et il a répondu à mes lettres, certes pas souvent, mais quand même, dit-elle en se penchant tout près de l'éducateur, tel un policier qui s'accroche au moindre indice.

Une espèce de sourire ironique passa sur le visage de ce dernier.

— Eh bien, à vrai dire, ça m'a étonné aussi. Le mois dernier, le pasteur lui a offert une Bible. Il l'a déchirée en mille morceaux pour s'en servir de papier-toilette. Je crois que c'est la troisième Bible qu'il gâche comme ça.

J'éclatai de rire. J'aurais sûrement rigolé un bon moment sans le regard noir que me lança tante Monica. Je refermai la bouche et pris un air sérieux. D'un côté, je me dis que c'était bien fait. J'avais presque l'impression qu'il m'avait vengée de ma tante qui m'avait saoulée avec ses *poubelle* pendant tout le trajet. Lui, il avait déchiré la Bible, le bien le plus précieux pour ma tante, pour la jeter dans un endroit pire que la poubelle. Je ne pouvais cependant pas garder une mine réjouie dans ces circonstances. Les deux autres avaient l'air très sérieux.

— Ce matin, quand je suis allé lui dire que vous arriveriez dans l'après-midi et lui demander ce qu'il comptait faire, il a eu l'air pensif. Après, il m'a demandé quel âge vous aviez. Je lui ai dit que vous aviez un peu plus de soixante-dix ans... Il a un peu hésité puis, à ma grande surprise, il m'a dit qu'il viendrait vous voir.

Un rayon de joie passa sur le visage de ma tante.

— Ah bon ? La vieillesse a des avantages. Autrement, il a des visites ?

— Non, je crois qu'il est orphelin. J'ai vaguement entendu dire que sa mère était vivante quelque part... Enfin, personne ne vient le voir.

Tante Monica fouilla dans sa poche et en sortit une enveloppe blanche.

— Tenez, remettez-lui ceci comme argent de poche. Et puis, monsieur Lee, ne le jugez pas : les éducateurs sont là pour éduquer... pas pour faire exécuter les gens en vitesse, non ? Au fond, vous, moi, nous tous, qui d'entre nous n'a jamais péché ?

M. Lee prit l'enveloppe mais ne répondit pas.

Sur le chemin de retour, j'insistai pour déposer ma tante à son couvent mais elle refusa catégoriquement. Pourquoi donc s'embêter à prendre le métro par un temps aussi glacial ? C'était sûrement cet entêtement idiot que ma tante et moi avions en commun.

— Au fait ma tante, il est accusé de quoi ? demandai-je, faute de sujet plus pertinent, en attendant que le feu passe au vert au carrefour.

L'air ailleurs, ma tante ne répondit pas.

— Ce truc qui ressemble à des menottes, on lui a mis pour notre visite ?

— Non. Il le garde tout le temps.

Mon cœur se serra, comme tout à l'heure quand je l'avais vu manger un pain en se recroquevillant

comme un escargot. Si Chunhyang<sup>1</sup> assise par terre dans sa cellule, le cou pris dans une cangue, me paraissait pathétique, attachante ou encore vaguement majestueuse, c'est parce que je savais qu'elle serait délivrée et que la justice finirait par triompher. En revanche, ce genre de chose était franchement choquant à la veille du XXI<sup>e</sup> siècle.

— Tu veux dire... même pour dormir ?

— Oui... Ces gens-là rêvent de dormir les bras tendus. Il leur arrive parfois de se casser le bras en se retournant dans leur sommeil. Une fois la sentence prononcée, ils vivent dans cet état au plus deux ou trois ans.

— Comment font-ils pour manger ?

— Ils ne peuvent pas manier les baguettes, ils mangent donc directement au bol en le tenant entre les mains ou alors, s'ils sont plusieurs dans la cellule, un autre prisonnier mélange grossièrement du riz et d'autres aliments dans le bol, et ils se débrouillent pour manger avec une cuillère... Ce garçon a passé quinze jours en cellule disciplinaire... Quand on est là-dedans, on ne voit pas un être humain. On est menotté dans le dos et on est obligé de manger la tête enfoncée dans le bol. Ils appellent ça la gamelle du chien... S'il vient d'en sortir au bout de quinze jours, je ne suis pas surprise qu'il ne soit pas dans son état normal... Parfois on ne peut même pas aller aux toilettes, il faut faire dans son pantalon. Pendant quinze jours...

Je poussai un soupir. J'étouffai la question qui montait : était-il nécessaire d'aller jusque-là ? Tant

---

1. Héroïne de l'opéra coréen. Jetée en prison par un gouverneur corrompu qui veut obtenir ses faveurs, elle reste fidèle à son fiancé qui finit par venir la délivrer.

que je ne savais pas, je ne savais pas, mais savoir et surtout voir cette réalité de mes propres yeux, c'était différent. J'eus un sentiment funeste, comme si j'avais mis le pied dans un quartier où je n'aimerais pas vivre.

— Alors cet homme est un meurtrier ? Il te l'a dit lui-même tout à l'heure... Il a tué qui ? Et pourquoi ?

— Je ne sais pas.

La réponse de ma tante était si simple que je n'en crus pas mes oreilles.

— Il a tué comment ? Combien de personnes ?... On en a parlé dans les journaux ?

— Je t'ai dit que je ne savais pas !

Surprise par sa fermeté, je me tournai vers elle. Elle me regarda à son tour, comme pour me dire qu'elle trouvait ma question absurde.

— Comment peux-tu ne pas savoir ? J'ai vu tout à l'heure que tu étais un des conseillers religieux de la Maison d'arrêt... Quand tu as décidé de lui écrire, tu as dû te renseigner un peu sur lui, non ?

— C'était la première fois que je le voyais aujourd'hui, Yujeong. C'est tout. Quand un être humain rencontre un autre être humain, il ne lui demande tout de même pas *Quels crimes avez-vous commis pour qu'on se rencontre ici aujourd'hui ?* S'il en parle, on écoute, voilà. C'est la première fois que je le rencontre. Tout ce que je sais de lui, c'est ce que j'ai vu aujourd'hui, déclara-t-elle d'un ton ferme.

Je sentis un autre coup au cœur. C'est vrai, ma tante était religieuse.

— Le feu est vert. Dépose-moi là-bas devant le métro au prochain carrefour. Je t'appelle dans la soirée.

Après ces mots, elle descendit de voiture pour prendre le métro.

— Seigneur... Vous vous regardiez comme heureux, et maintenant vous versez des larmes.

— Lorsque je réfléchis, répondit Xerxès, sur la brièveté de la vie humaine, et que de tant de milliers d'hommes il n'en restera pas un seul dans cent ans, je suis ému de compassion.

— Nous éprouvons, dit Artabane, dans le cours de notre vie, des choses bien plus tristes que la mort même. Car, malgré sa brièveté, il n'y a point d'homme si heureux, soit parmi cette multitude, soit dans tout l'univers, à qui il ne vienne dans l'esprit, je ne dis pas une fois, mais souvent, de souhaiter de mourir.

Hérodote, *Histoires*  
Traduit du grec par Larcher,  
Paris, Charpentier, 1850